

LETTRES A DES MORTS OU SADE DANS LA GUERRE MONDIALE

Henri BÉHAR

On connaît Gilbert Lely poète, éditeur de Sade, rédacteur d'une revue d'humanisme médical. Jean-Louis Gabin a consacré un chapitre de sa biographie¹ à l'éditeur de la collection « Les Phares ». Lely est incontestablement un homme du livre, attaché à sa présentation, sa typographie, sa facture en un mot. Pour l'heure, je voudrais m'intéresser au directeur de la collection « La Parole debout » parue en 1979 chez Roger Borderie, et plus particulièrement à ces *Lettres à des morts* qui en constituaient le premier volume.

Marie-Françoise Lely a bien voulu nous faire connaître la provenance initiale de ces lettres, nous montrant même la plaquette soigneusement reliée conservée par Gilbert Lely. Elles ont été publiées dans *Europe*, n° 113, mai 1932, p. 5-33, revue à laquelle elles avaient été communiquées par un certain Claude Berry, dont on ne retrouve nulle part ailleurs la signature dans ce périodique. Paraissant au seuil du numéro, elles revêtent une importance indéniable aux yeux des responsables du mensuel où elles sont précédées de l'avertissement suivant :

Les lettres que l'on trouvera ci-après, dont il est bien inutile que nous garantissions l'authenticité, ont été choisies par le témoin soussigné, dans un innombrable courrier qu'il lui fut donné de lire pendant la guerre. Ces lettres n'avaient pu être remises à leurs destinataires, tous au front. Chaque enveloppe portait, au verso, la mention « tué », ou « disparu ». Une que l'on trouvera dans ce choix portait l'inscription « fusillé ». [...]

Cette manière négative de garantir l'authenticité des documents ne laisse pas d'étonner, aussi bien que la mystérieuse identité ou fonction de celui qui les a rassemblés. Leur contenu, nous aurons l'occasion de le montrer ci-dessous, était bien fait pour attirer l'attention de Gilbert Lely et même entraîner son désir de les republier une cinquantaine d'années après. Reste qu'on se demande comment et par quel médiateur le futur auteur de *Ma Civilisation*,

1. J.-L. Gabin, *Gilbert Lely, biographie*, Librairie Séguier, 1991.

proche du mouvement surréaliste, a pris connaissance, et à quelle date, de cette importante revue de gauche, humaniste et pacifiste, alors animée par Jean Guéhenno. Peut-être n'a-t-il eu ces lettres en mains qu'après la seconde guerre mondiale ?

LE POÈME-PRÉFACE

En sa qualité de directeur de collection, Gilbert Lely s'autorise à faire précéder la notule de Claude Berry d'un sien poème de 1936, « Roses de Picardie », déjà paru, sans titre, dans *Je ne veux pas qu'on tue cette femme* (Éditions surréalistes, 1936). Ce texte est absent de l'édition clandestine de *Ma Civilisation* en 1942, mais reparait en 1947, sous son nouveau titre :

ROSES DE PICARDIE

Le 2 août 1914, une coquette villa de banlieue. Le père, la mère et l'enfant sont assis dans le jardin. Tout à coup on entend la Marseillaise. Le père se lève pour aller changer de souliers. La gare de L'Est. Au retour, le jeune garçon ne cesse d'observer sa mère. Ils mangeront dans la cuisine. Ils achèteront un phonographe pour danser. Ils se feront des drôles de sourires dans les tramways. Ils se déshabilleront au bord des rivières. Ils nommeront l'armoire à glace le miroir des sodomies.
(PC I, 69)

À l'origine, il commençait par « Le 4 août 1914 », lapsus calami vite corrigé, qui donne à rêver : le poète espérait-il une nuit du 4 août au début de ce qui allait devenir la Grande Guerre ? En tout cas, son œuvre fut très appréciée, par Char notamment : « Le conte *le 4 août 1914*... m'a ému au-delà des formes de la conception, entre autres². » Par la suite, Yves Bonnefoy devait lui donner cet important commentaire dans « La cent vingt et unième journée », début de la partie II (repris dans *l'Improbable*), que voici :

*Anticipant le désastre, précipitant le temps, cette imagination est un exercice du possible. Certains objets paraissent stables, heureux. Mais le possible, le devenir ne font que dormir en eux, et en face de ce bonheur, que pourrait être le devenir sinon la mort ? « Le 2 août 1914, une coquette villa de banlieue. Le père, la mère et l'enfant sont assis dans le jardin. Tout à coup on entend la Marseillaise... » Tel est le début de *Roses de Picardie*. L'imagination de Lely retourne le possible contre le réel, pour éclairer celui-ci de sa précarité même, de son néant secret, de son avenir découvert.*

*[La réalité érotique] reparait dans *Roses de Picardie*, que je citais tout à l'heure, comme si, dans le déchirement du possible, ce qui s'affirmait, le fond même du de-*

2. Lettre de René Char à Gilbert Lely, 16 février 1937, citée par J.-L. Gabin in PC I, 168.

venir, fût l'inconstance amoureuse ou pour mieux dire une licence absolue qui entraîne tout, et non sans ivresse, dans l'épreuve du chaos. Le « très vif plaisir » de Cressida est de transgresser l'ordre du monde. Il identifie l'érotisme et une cruauté négatrice des formes stables du monde [...].³

Le lecteur attentif aura perçu cette écriture de l'interdit universel (selon Freud) et de la transgression. Le titre du poème est en même temps métaphorique et ironique : il évoque une célèbre chanson composée par un Anglais pendant la première guerre mondiale, tôt répandue en français par Tino Rossi, Mathé Altéry, etc., « Roses de Picardie⁴ », dont voici la première strophe et le refrain :

*De ses grands yeux de saphir clair
Aux reflets changeants de la mer,
Colinette regarde la route,
Va rêvant, tressaille, écoute.
Car au loin, dans le silence,
Monte un chant enivrant toujours ;
Tremblante, elle est sans défense
Devant ce premier chant d'amour :*

Refrain :

*Des roses s'ouvrent en Picardie,
Essaimant leurs arômes si doux
Dès que revient l'Avril attiédi,
Il n'en est de pareille à vous !
Nos chemins pourront être un jour écartés
Et les roses perdront leurs couleurs,
L'une, au moins gardera pour moi sa beauté,
C'est la fleur que j'enferme en mon cœur*

La chanson, d'un autre temps, mise en musique par Eddy Marnay et interprétée par Yves Montand se réfère à celle-ci, associant la Libération, la guerre, la fleur au canon, à l'amour, aux fleurs, à la résistance au temps, etc.

Dans les deux cas, le recours systématique au cliché occulte l'érotisme et la violence de la guerre, qu'Apollinaire avait si bien mis en évidence dans sa correspondance, et que rappelle le poème de Lely, non sans excès ni provocation sexuelle puisque le finale, « le miroir des sodomies » évoque à la fois

3. Yves Bonnefoy, *L'Improbable et autres essais*, Folio Essais, 1992, p. 90-91.

4. Paroles de Fred Weatherby, adaptation française de Pierre D'Armor, musique de Haydn Wood, 1918, chantée par Tino Rossi, Mathé Altéry, Jacques Lantier...

l'interdit et l'inceste. À cet égard, ce poème ouvre une série qui traitera de ce thème, et comprendra « L'Inceste l'été », « Kidama Vivila ».

Or la cause de cet excès est bien la violence de la guerre, entraînant la disparition du père. De ce point de vue, « Roses de Picardie » entre en résonance avec cet autre poème de *Je ne veux pas qu'on tue cette femme*, lui aussi absent de *Ma Civilisation clandestine* mais qui réapparaît en 1947 :

« L'Anniversaire ».

J'attendais mon père devant la porte d'une grande administration. Il était mort. Je le vis sortir lentement. Je m'avançai vers lui avec émotion, mais il ne parut pas tenir compte de ma présence. Je détournai la tête pour pleurer. Mille petits caniches blancs dansaient sur le trottoir. (PC I, 60)

L'atmosphère en est décidément onirique, avec une scansion du temps et des phrases comparable à celle de « Roses de Picardie », et l'apparition incongrue des chiens. Or, selon Gilbert Lely, le rêve n'est pas indépendant de l'interprétation freudienne qu'on peut en donner. Je renvoie par exemple à ses « Notes sur le rêve dans la littérature française » : le rêve comme la poésie a « ce courage qui leur rend possible de laisser s'exprimer leur propre inconscient » selon la formule citée directement de Freud (PC II, 190, avec la référence exacte à Freud). Il serait dès lors trop simple de déchiffrer les « rêves » qu'il a confiés à l'impression. Il est certain en effet que pour un poète aussi au fait de la psychanalyse, l'interprétation fait encore partie du poème, apparaît en même temps que lui, peut même le diriger.

Dans le cas présent, Lely pourrait bien se souvenir de *L'Interprétation des rêves* de Freud, encore appelée *La Science des rêves* dans la traduction de Meyerson, quand le fondateur de la psychanalyse commente les rêves de deuil de personnes aimées⁵. Parmi les rêves typiques, il signale ceux où nous voyons « des membres de notre famille que nous aimons, nos parents, nos frères, nos enfants, morts », et distingue nettement deux catégories de rêves : « ceux où nous n'avons aucun chagrin » et « ceux où nous éprouvons une peine profonde et pleurons à chaudes larmes, pendant notre sommeil même ». Dans le premier cas, le désir est différent du contenu effectif, mais dans le second... :

Il en est autrement pour les rêves qui représentent la mort d'un parent aimé et sont accompagnés d'affects douloureux. Ceux-ci ont le sens de leur contenu, ils trahissent le souhait de voir mourir la personne dont il est question⁶.

5. S. Freud, *La Science des rêves*, trad. I. Meyerson, Alcan, 1926, chapitre V, 4^e partie, 2 : « Le rêve de la mort de personnes chères », p. 226.

6. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 226.

Dans le poème de Lely, on pourrait ainsi comprendre l'apparition finale des caniches blancs : par leur danse, en rupture totale avec le début du poème, les animaux traduiraient en quelque sorte la joie réelle éprouvée à la mort du père.

Freud va d'ailleurs plus loin dans la suite de sa démonstration, en remarquant que « le rêve de mort des parents a le plus souvent pour objet celui des deux qui est de même sexe que le rêveur : l'homme rêve de la mort de son père, la femme de la mort de sa mère ». En effet, poursuit le psychanalyste, « Tout se passe, schématiquement, comme si une prédilection sexuelle s'affirmait de bonne heure, de sorte que le garçon verrait dans son père, la fille dans sa mère, un rival en amour qu'il gagnerait à écarter. »⁷

Le complexe d'Œdipe est donc à l'œuvre, qui rapproche définitivement « L'Anniversaire » de « Roses de Picardie ». Cette transgression des tabous, ce refus de poser quelque limite que ce soit au désir humain sont bien la marque du surréalisme des années trente.

Mais il est aussi question du statut même de la guerre. Un lien s'établit entre les complexes (par définition inconscients) et la guerre. L'effet est renforcé par la construction même du poème qui, éliminant toute transition, toute causalité, crée une atmosphère onirique et fait entrer la déclaration de guerre dans l'économie pulsionnelle. Ce point est par ailleurs fortement établi par Lely notamment dans sa *Vie du marquis de Sade* :

Si l'ignorance et le refoulement, pendant cinq générations, ne se fussent point détournés des ouvrages du marquis de Sade, si l'homme, esclave et tortionnaire, eût consenti à se pencher sur les atroces possibilités que contient sa nature et que notre auteur, le premier, a eu la lucidité de concevoir et le courage de révéler, peut-être l'innommable période de 1933 à 1945 ne fût point venue flétrir à jamais le caractère de la race humaine et ne l'eût pas prédisposée aux sanglantes idolâtries dont elle ne semble d'aucune sorte à la veille de se soustraire⁸.

Il est clair que ces propos concernent la Seconde Guerre Mondiale, par le biais du nazisme, dont les fondements pulsionnels avaient d'ailleurs été établis par W. Reich. Or le poème se réfère à la première guerre mondiale. Est-il possible, à partir de là, de formuler une hypothèse plus large sur la guerre, le destin européen, qui dépasserait le deuxième conflit mondial, aux circonstances si particulières ? Dans sa préface à l'édition du *Marquis de Sade* de Maurice Heine, Gilbert Lely associe la mort de celui qu'il tenait pour son maître au bicentenaire de celle de Sade en rappelant ses thèses sur la pre-

7. *Ibid.*, p. 233.

8. G. Lely, *Vie du marquis de Sade*, postface aux ch. XIV et XV, Mercure de France, 1989. Voir également J.-L. Gabin, *op. cit.*, p. 225-27.

mière guerre mondiale, « dans un temps où la majeure partie de l'Europe allait se charger de justifier, pour notre amère satisfaction, les vues les plus pessimistes du marquis de Sade sur l'incurable algolagnie de la race humaine »⁹. Or, comme Emmanuel Rubio me le fait observer, cette réflexion s'inspire visiblement des lignes de Heine relatives au centenaire de Sade : « Mourir en 1814, c'était, pour l'amer vieillard, s'achever avec le dernier spasme de la révolution qu'il avait servie [...] Confondre la célébration de son centenaire avec le déchaînement d'une guerre universelle où ses pires conclusions se trouvaient enfin vérifiées, c'était, pour le grand misanthrope, atteindre d'un bond à la gloire. »¹⁰ On peut se demander si la Grande guerre venant vérifier les prédictions sadiennes, les *Lettres à des morts* parvenues de si curieuse façon n'appellent pas une lecture élargie des mouvements de fond du vingtième siècle européen.

CONTENU DU RECUEIL

D'une certaine manière, en effet, ce recueil représente le passage vertigineux du court poème des « Roses de Picardie » à la réalité sociale dans son ensemble, à des mœurs pour le moins dissimulées.

Venons-en donc à cet ouvrage de 56 pages publié aux éditions Borderie, le même qui livrait, à l'époque, une revue *Obliques*, faite de numéros spéciaux consacrés à Genet, Kafka, Sade, etc. ; des « Images Obliques » (avec Maccheroni ; des gravures illustrant Sade...) ; et en 1980 trois volumes de correspondance de Sade et de sa femme, présentés par Lely lui-même. Ce volume est composé de vingt-six lettres numérotées par Gilbert Lely, précédées de la notule de Claude Berry, elle-même précédée du poème de Lely.

Ces lettres détonent, dans tous les sens du mot, tant par leur ton que par leur contenu. Alors qu'aussitôt après la conflagration mondiale on s'est empressé de réunir en des florilèges édifiants d'héroïsme et de courage des lettres adressées par les combattants à leurs familles, celles-ci entonnent une tout autre chanson. Récemment encore, la radio nationale a pris l'initiative de recueillir, quatre-vingts ans après la fin du conflit, des lettres de combattants des deux camps sous le titre *Paroles de Poilus*¹¹, qui, certes inconsciemment, fait écho au titre de la collection lelyenne « La parole debout ». Loin de toute apologétique de la guerre, ces lettres retrouvées opposent une parole vraie, celle des Poilus, au bourrage de crâne entretenu par les officiers et

9. Maurice Heine, *Le Marquis de Sade*, Gallimard, 1950, p. 23.

10. *Ibidem*, p. 41.

11. *Paroles de Poilus, Lettres et carnets du front 1914-1918*, sous la direction Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume, Librio, 1998.

les journalistes. Elles disent la mort au quotidien, et, en dépit de la censure exercée sur le courrier, les ordres inutilement meurtriers, le sommeil, la faim, la crasse, la misère, les rats et les poux, la canonnade, les gaz asphyxiants, les actes d'héroïsme mais aussi quelques cas de fraternisation avec l'ennemi, les exécutions pour l'exemple de Vingré, le cafard, l'ennui des tranchées, les illusions tôt perdues, et elles clament toutes l'amour du combattant pour les êtres au loin. Aussi véridiques soient-elles, disant la déception du retour en permission, de l'impossible dialogue avec ceux qui n'ont pas vu l'enfer, on sent bien qu'elles restent en dessous de la vérité, non seulement pour ne pas enfreindre la consigne, mais aussi pour ne pas effrayer les parents. Il est bien question, parfois, des souleries ou bien du repos du guerrier :

Séjour à l'arrière agréable, l'homme se sent revivre et veut profiter des courts moments de répit en laissant les passions se donner libre cours. Les fredaines ne se comptent pas, elles s'étalent au grand jour. La chair est faible, la nature agit irrésistiblement, une indulgence bienveillante et salutaire absout toutes les fautes. Telle femme qui avoue professer une estime et une amitié sans bornes à son mari absent se montre caressante, pressante et se donne plusieurs fois par jour. Au fond, c'est peut-être une façon logique de comprendre la vie¹².

constate le cousin Pelou, désabusé. Mais, en fin de compte, l'image que le Poilu donne de lui-même reste sage. Jamais il n'a conscience de répercuter le mal. Rarement il aborde la sexualité. Peut-être tout simplement parce que nul n'a osé publier des lettres du front traitant de ce genre de préoccupations, si ce n'est les éditeurs d'Apollinaire, avec ses *Lettres à Lou*.

À l'opposé, ces lettres rassemblées par Claude Berry, non parvenues, ni datées ni localisées, sont toutes adressées de l'arrière à des combattants du front. L'orthographe et la grammaire n'y subissent aucune correction. Elles donnent une image terrifiante de l'arrière, et plus généralement de la France rurale de l'époque. Passons sur la bêtise patriotique, les doléances ridicules opposées aux réelles souffrances des combattants. Passons sur les doutes de la religieuse. Passons sur l'adultère commun en temps de paix, passons sur le café transformé en bordel de campagne. Passons, voulez-vous, sur la folie ordinaire, sur la misère des veuves, des orphelins, et venons-en aux débordements que la morale de l'époque réprouve. Voici, en bref, dans l'ordre croissant, un petit répertoire sadien des infortunes de la vertu :

12. *Paroles de Poilus, op. cit.*, p. 33-34.

Maltraitance

Tante Suzanne me bat et me donne pas à mangé. Je suis toute seule, je n'ose pas le dire à personne. Je couche dans le grenier et je ne vais presque plus à l'école. Elle dit que je ne veux pas y aller : c'est pas vrai. Si je pouvais y aller, je serais bien plus heureuse mais elle m'enferme et puis elle me fait laver les carreaux, et frotter le linge et puis chercher des fagots ; hier, je suis tombée elle a dit que je le faisais pour rien et je pleure tout le temps et je t'en prie faut venir me chercher sans ça je me noierai dans la mare. (*lettre XVI, p. 31*)

Bestialité

Mon vieux Lulu,
Tu veux tout le temps que je te dise des rigolades eh ben ! tu seras content aujourd'hui en lisant ce que je vais te raconter ! Figure-toi que Céline Mortier s'amuse à voler de temps en temps une poule à sa belle-mère, la Martine. D'une cour à l'autre, c'est vite fait, hein ? Et puis, y a ce vieux Balard qui en est, ce soulard-là à faire toutes sortes de saletés... (même que j'ai bien défendu à la petite d'aller jouer de son côté, parce qu'il ne se fait pas faute de toucher les gosses) en fin, bref, Balard s'amusait aussi avec les poules à Céline. Ne me demande pas ce qui se passait, j'y ai pas été voir ! mais cet idiot là leur abîme le derrière avec ses histoires... (*lettre XI, p. 22*)

Sadisme

Venez, je vous en supplie vous êtes si fort, vous seul pouvez me sauver. Croyez-vous qu'il me fait marcher toute nue autour d'une table à coups de fouet ? Je ne peux pas vous raconter, je n'ai pas le temps ; tous les matins, il invente quelque chose de nouveau, si vous saviez et le soir c'est autre chose, il boit, et alors. (*lettre XX, p. 37*)

Pédophilie

Je me suis faite gentille avec les L. et les G. et leur deux gamines passent toutes leurs veillées à la maison. Je les ai bien déleurées déjà et elles aiment trop ça à présent pour aller le répéter chez eux. Je te réponds que tu t'embêtra pas avec elles. Louison a 10 ans, Madeline 8 tu vois que j'ai bien compris ce que tu voulais, hein ?

Je ferai tout ce que tu voudras, j'ai mis des sous de côté, je n'achète rien. Je vole mon pain le matin en lavant la boutique à la boulangère, je mange ja-

mais de viande, je boi pas de vain et je vai au lavoir faut dire toute la journée. Je t'assure que s'il y en a pas plus de sous c'est pas de ma faute.

Ta femme.

J'ai jeté le gourdain dans le puits. Bats-moi tant que tu voudras avec tes mains mais pas avec un baton parce que tu pourrai me cassé quelque chose.

(*lettre X, p. 21*)

Saphisme

Il est hors de doute que ta femme est complètement sous l'influence de sa bonne. Depuis ta dernière permission cela a pris des proportions effrayantes. Elles ne sortent plus que toutes les deux, habillées pareillement et elles ne se gênent pas pour se promener toutes nues dans le jardin en s'embrassant que c'en est une honte. (*lettre XII, p. 23-24*)

Homosexualité

J'espère bien te trouver dans les mêmes dispositions que la dernière fois. Tu sais ce que je t'ai dit : je peux tout pour toi si tu es bien docile. Sinon, nous ne resterions pas longtemps bons amis et tant pis pour toi ! Je t'envoie 50 francs pour tes petits frais de route et je t'en donnerai bien davantage si je suis content.

Surtout, ne te lave pas avant de te mettre en route.

Je veux t'avoir tel que tu es tout le temps là-bas et...

(Déchire cette lettre tout de suite.) (*lettre IX, p. 20*)

Inceste

La femme à Pierre couche avec son gamin qu'a pas dix-huit an oui avec son gamin. C'est le père B. qui les a pris ensemble juste le matin où il y portais l'avix de la mort de son homme. (*lettre XVII, p. 32*)

C'est ici la situation de « Roses de Picardie », à cette différence près qu'avec ce document nous ne sommes plus dans le fantasme mais dans le réel le plus sinistre. L'auteur de cette lettre est une femme, demandant à son fils soldat de ne pas se montrer trop radical à l'égard de sa sœur qui a couché avec un prisonnier ennemi. Elle a évidemment mal agi, dit-elle, mais elle est loin d'être la seule, et, à la limite, son comportement est moins condamnable que tels autres, qu'elle énumère.

On aborde alors le thème bien connu du relâchement des mœurs à l'arrière, traité, non sans faire scandale à l'époque, par Radiguet dans *Le Diable au corps* ou par Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. En retirant les

hommes jeunes et valides de leur tissu social, la guerre ramène ceux qui restent, hommes et femmes, à une sorte d'état naturel plus sadien que rousseauiste.

À l'inverse, et autant par réaction contre le relâchement des mœurs, on peut voir un père exhortant son fils à se faire tuer (lettre IV, p. 13), un autre pardonnant, malgré le déshonneur, à son fils qui sera fusillé pour avoir refusé de monter à l'assaut. On en revient au sacrifice d'Abraham sans la substitution symbolique voulue par l'Éternel.

Curieusement, on trouve dans ces lettres une remise en cause profonde des tabous familiaux. Une mère, veuve depuis quinze ans, qui manque à ses devoirs familiaux et tombe enceinte des œuvres de son clerc de notaire, c'est somme toute banal ; un père ensorcelé par sa bru tandis que le mari est au front l'est un peu moins. Bien que tous ces désordres se produisent aussi bien en temps de paix que durant la guerre, il est clair qu'ils n'auraient pu éclater au grand jour sans le relâchement des liens provoqué par la guerre. Finalement la souffrance de la guerre, la violence même de la guerre serait aussi un produit de ce sadisme qui, ne trouvant pas à s'exprimer par la poésie ou la littérature, pourrit la société et la porte à ces extrémités sanglantes.

À ce propos, il faut convoquer un autre contre-modèle, une autre correspondance éditée aussi par Gilbert Lely, celle de Sade : *L'Aigle mademoiselle*, *Monsieur le 6*, *Le Carillon de Vincennes*, etc. Sade emprisonné, hors des crimes de la société de son temps, que ses fantasmes reprennent et dénoncent à la fois. Il n'est pas étonnant que Lely, dans la *Vie du marquis de Sade*, s'arrête justement sur l'humour et même l'humour noir dans son analyse de la correspondance¹³ ! L'humour noir est le signe de la distance prise par rapport à l'horreur de son temps (et non participation à l'horreur du temps, comme le prétendait Raymond Queneau à propos de l'*Anthologie de L'humour noir* de Breton, dont il voyait une fâcheuse outrance dans les pratiques nazies¹⁴).

COLLECTION LA PAROLE DEBOUT

Dans un troisième temps, revenons sur la collection dirigée par Lely et qu'ouvre ce livre, « La Parole debout », aux éditions Borderie.

On sait en effet qu'au revers du sadisme, et faisant suite à son expression imaginaire, Lely voyait la possibilité même de l'amour. « Tout ce que signe Sade est amour », écrivait-il. Or il est possible que ce livre de dénonciation se résorbe finalement, par le destin de l'édition, dans l'amour.

13. Voir *Vie du marquis de Sade*, *op. cit.*, Livre V, ch. XIII « Ouvrages posthumes et inédits composés à Vincennes et à la Bastille », section VII, « Correspondance », pp. 406-413.

14. Voir Raymond Queneau, *Bâtons chiffres et lettres*, Gallimard, coll. Idées, 1965, p. 193.

Cette collection annonçait à paraître les poèmes de Poe traduits par Mallarmé (« Ulalume » de Poe était déjà présent dans la réponse à l'enquête sur la poésie indispensable de Char, PC III, 185), mais aussi les « Œuvres complètes » de Charlotte Corday. On ne saurait manquer de ce point de vue de faire le lien avec la dimension politique de *Lettres à des morts*. Charlotte Corday, après Lamartine (« la Jeanne d'Arc de la liberté », « l'ange de l'assassinat » dans son *Histoire des Girondins*), Michelet, et surtout après Chénier, est vue comme tyrannicide. Dans sa *Vie du marquis*, Lely fait le parallèle entre les poèmes de résistance de Char et Chénier, et cite de ce dernier l'« Ode à Charlotte Corday » : « André Chénier, dont les *Iambes*, en regard du règne terroriste, sont les égaux des poèmes de René Char devant la monstruosité nazie¹⁵ ». En assassinant Marat, Charlotte Corday aurait même sauvé le marquis-citoyen !

Mais, autre circonstance, si Marat n'avait point saigné sous le couteau de la belle Corday, M. de Sade eût bientôt connu à ses dépens l'efficacité de l'homme aux « actions sublimes », dévoué au « bonheur de ses frères », et son cadavre acéphale eût précédé de plusieurs mois la dépouille d'André Chénier dans les fosses révolutionnaires.¹⁶

Ces deux volumes pourtant ne parurent pas. Marie-Françoise Lely parle également de pages choisies d'Artaud, qui lui seraient revenues. Seul parut, achevé d'imprimer en février 1979, en même temps que *Lettres à des morts*, un *Petit glossaire du langage érotique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, dont la parenté avec les préoccupations du poète est assez évidente, et qui était signé... Marie-Françoise Le Pennec qui, le 29 janvier de cette même année 1979, était devenue Marie-Françoise Lely. Geste d'amour évident, je dirais même œuvre d'amour dans la mesure où certaines entrées du glossaire concordent parfaitement avec les lectures permanentes de Gilbert Lely lui-même, et certaines citations semblent provenir des textes de Rétif ou de Sade qu'il a lui-même édités.

Pour le plaisir des mots, je me permettrai de citer, sans y ajouter aucun commentaire, certains articles :

Biribi

Sexe de la femme.

15. G. Lely, *Vie du marquis de Sade, op. cit.*, ch. XV « Sous le règne révolutionnaire II », p. 484.

16. *Ibidem*.

Faire biribi : pratiquer l'acte de chair. — Margot a fait biribi. (Cité par Sade, Lettres.)

Cette expression, jointe à une autre, veut dire, dans les trois vers suivants d'une chanson de la fin du XVIIe siècle : la pédication homosexuelle.

Je te ferai biribi

À la façon de Barbarie

Mon ami.

Boucan

Maison de tolérance de basse catégorie. — Sa physionomie lui ayant plu, il la retira de ce boucan et lui fit meubler un appartement honnête. (Inspect. de Police.)

Gamahucher

Pratiquer le cunilingue. — Gamahuchez-moi ce conin-là ! (Rétif, Anti-Justine.) — Le maréchal, après avoir pris avec elle ses ébats suivant son usage, c'est-à-dire après l'avoir gamahuchée près d'une heure — car, sans contredit, c'est un des plus grands gamahucheurs du royaume —, lui a donné huit louis d'or. (Inspect. de Police.)

Rhume

Rhume ecclésiastique : gonorrhée. — Se disant d'ailleurs très mécontente de lui sur ce qu'il a eu le malheur de lui communiquer un rhume ecclésiastique dont il était porteur. (Inspect. de Police.)

Socratiser

Sodomiser un garçon. — Pour faire voir à Eugénie ce dont il s'agit, il socratise Augustin lui-même. (Sade, *Philos. dans le boudoir*.)

Zest

Membre viril.

Son zest ardent comme une lampe,

Ou un cheval qui va le trot. (Esternod.)

Philidor, amoureux d'une beauté sauvage,

Prit son zest en la main, rouge comme un tison. (Motin)

Outre l'étendue des références, le plus remarquable à mes yeux, dans ce travail lexicographique, reste le relevé des termes ambivalents et bisexuels (décharger, pomper...) comme s'il s'agissait de prouver que les vues de Freud sur le langage du rêve, erronées, on le sait, devaient trouver leur fondement dans le langage érotique !

Sade, Freud, nous voici revenus à notre propos initial. Finalement, cette collection « La Parole debout » apparaît comme le témoignage le plus touchant d'un amour, d'un couple dont la présence anime encore ces deux petits volumes complémentaires.

*UNIVERSITÉ PARIS III
SORBONNE NOUVELLE*